

Antonia Soulez

Trois poèmes

AKOUSMA

Et si tout était son, expérience
de pensée akousmatique, un peut-être si
l'œil, l'ouïe, le tact, l'odorat faisaient un seul sensible
de tous ces organes, résonateur affilié
un air s'écroulerait en stries d'un cristal de chute
que ma main lisserait de haut en bas, comme la pluie
vers soi
et le vent chanterait par les orgues qu'un regard
ferait bruire au long d'un temps démesuré
jusqu'à l'allonge des couleurs mêlées
dont j'entendrais battre les senteurs,
sous l'orage, un rideau de clameurs
tonitruées, les sax haut levés, en fanfare,

tout, retraduit, deviendrait sensible,
en parentés d'accords, sororité
des éléments modifiés en une chose,
sonore. Tous les sensibles seraient un seul
par modes conjugués, et pas seulement le clavier des couleurs,

mais nos tendons s'arqueraient entre parois,
jusqu'à faire circuler le sang des notes, déchirer
nos palais d'orifices par battues de sonailles
à la volée, le monde
le ciel tout confondus
devenu dès lors ce grand chaos d'osmoses,
ensembles tremblées, sous overdose,
serait partition incarnée d'ossatures, par éclats et
les bouches avoueraient grand la traque d'un orchestre
fossile, toutes vocalises dehors, l'asphère d'une suite.

Ce serait le grand jour de la passe, le jour
des morts, l'avalise abordée, à la glisse
porter, reporter, le geste illatoire de la casse, l'eau qui casse,
la trombe
de tous les sens retournés, les sensibles ensorcelés
et sertir de ce vert d'être brûlé le Klang informe de ma tonalité
ce serait l'unique rutilant de partout, cosmétique de l'ouïe
faisant du bois le sacre du son, du son, le trou
du temps, du temps
un arôme de chair, infiniment diffus, infiniment grand, tremblant
jusqu'au détail céleste, jusqu'à la faille dernière, à la bordée d'ether où
s'enfuirait un air fugué, soudain, reconnaissable, un souffle innervé
à peine reçu.

LA NEVA

(à St Petersburg)

Eve de blanc, le fleuve élargit ses eaux neige sous le grès
du ciel, quand se contemple venu de l'estuaire, l'air fluidifié d'un orgue,
le nord – et que s'évase en mouvances l'anse
d'une attente. Sous l'arche, les hanches de l'indolente
de largesse éperdue, me contemplent, nues d'évidence.

Apte à retenir l'immense, la voilà chargée d'elle-même, spectacle
dont l'orbe dépasse la visée. L'enjamber du regard, franchir l'ondoyante
ce serait river à moi sa démesure, sa chatoyance bondissante, et capturer
d'entre les pierres
des nageoires en contrebandes d'oiseaux-raies. Les voir, les avaloir, pour
enrayer

au détroit un banc qui scintille d'ivresse,
alors que seul se saisit, dans la nasse,
l'écoulement d'un temps abstrait, depuis le pôle, à quai.

Plutôt, l'accouchée sous la nef gave de ses flancs l'ouvert, l'évide et vagit
à jaillir des eaux perdues plus loin que terre. Rêve de suspends, une armada
flotte

dont la voileure simule, à la surface, l'empan d'un vague simulacre, et

surfent

les phasmes de cathédrales, à la brisée d'espèces trémières,

englouties jamais vues. Ne restent

au fond à trembler que les icones pavidés mariées au fleuve, figées

à mi-corps, exemptées pour toujours du temps qui vient.

Et s'esseulent en cortège quelques ombres gracieuses et nécessaires,

un ballet d'âmes noyées.

Juin 2001

RAPIÉÇAGE, LE LANGAGE ...¹

Ma robe est belle
toute rapiécée, elle flambe ouverte sur le devant, de lambeaux
qui étincèlent.

Tout parle en elle jusqu'à l'effilochée

sur le côté,

tandis que

la fente ici

se couvre de plis, elle festonne

sans vergogne. Et si

le vent des vignes la soulève, l'esprit

aussitôt s'engouffre protéger

le tabernacle.

Ce qui la rapièce l'étoffe, d'où sa forme, file et refile derrière
motifs, et racole et surjette

des que et des quoi au fond du damier de l'esprit. Rajustée, au corps,
plutôt vague, elle me tisse des lambeaux de parlure.

Pas besoin

de coller au fêtu d'un contenu de chair. Elle volumine plutôt,
ornementale.

Deux tresses cependant couvrent

le crime².

Pelisse à l'air bizarre, elle est une façade. Elle plisse un visage et compose.

Un galbe de côté dessine un rythme, bégaiement premier d'un jeu
sur le tapis. Ainsi, de plis en plis, mille carreaux l'entablent
à recouvrir l'empiecement

d'un tissu d'aléas.

Jamais modèle, elle me porte au tableau du primaire, noircissant un babel
d'enfant panglosse. Je l'agglutine au tout-venant

des langues, à l'Internationale

de lalangue, ce poème rêvé de l'instant où parlant, je parle

étranger

sans savoir, un charivari que la bouche, ossuaire des sons possibles, fait
taire.

1. Lacan : « le langage est une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe »

2. allusion à « Crime et ornement » de l'architecte et écrivain viennois Adolf Loos.

Pourtant, nous l'avons tous cherchée, cette analyse de bois, avec la règle graduée, celle qui fait sortir l'intégrale d'un énoncé principal, au prix de l'accent premier poète.

Pincés à rire me font encore une taille, hormise ? Il reste que surjetée,

l'étoffe pelisse en continu quelque chose d'un seul tenant, dont s'habillerait l'habit lisse et moulant d'une peau sans décousu.

Ce serait un langage poli comme un miroir, nullement le patch-work hoqueté d'un brimborion de voix, haletée, loqueteuse.

Elle coulerait de source, fluviale, sans l'accroche résistante de l'ambiant, tel le cristal non faillé.

Beaucoup en rêvent en se trompant de musique.

Ils croient à l'harmonie,
comme à la pureté de l'or précieux.

Mais le langage est scories, reboutements de bribes effrangées.

Il parle trop fort mais ce qu'il profère ne s'entend pas de loin.

Le grain roule l'impur entre-jambes, et c'est alors ces choses vues qui se découvrent, parlant

non neutre sexe.

Décence recousue, c'est ni plus ni moins haillons laissant passer en rictus médiévaux, la pestilence. On racomme mais reprises, les parties se

jalouent à qui laisse passer le jour, les crus ajours d'un son voyeur, lâché malgré la garde des lèvres, venu même à travers elles. Un mot qui fait

la bouche veule, défaut de robe.

Certes, en pourvoyeur de pièces, le tissu rapièce encore à cet endroit laissé

béant mais il les a prises sur un autre dont il est également fait.

Ainsi, tout s'entretisse,

de la pièce qui couvre à celle qui découvre.

Aussitôt rempaillé, le motif au tapis s'encanaille. Torsadé il est vrai, celui-ci

nodule à l'envi, façon d'embrouiller l'écheveau.

Pourtant,
c'est évident, parler rhabille et déshabille, indémêlablement.

À chaque rapiécage, témoigne le faux d'un taffetas de mots
plus orgiaques

en dessous, l'animal.

Tandis que par dessus, blouse la grammaire en gesticules.

Quand s'appose la langue de contiguïté, c'est l'accent premier poète,
un relief

que ne saurait briser l'espace institué
des rôles

ni avarier les abats d'un concept envolé. La langue est effable
d'origine sans parties. Se sachant, c'est alors qu'elle se pare,
la mal vue.

Elle s'affuble, redevenue métis, la langue labiale deux fois impure
de naissance.